Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 40

Artikel: Donnez en tout temps de la verdure aux petits oiseaux
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-195153

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nous-mêmes !... interrompit Grognuz en se frappant la poitrine.

Puis il reprit :

— Pardine, c'est ce tonnerre de chameau qui m'a enfoncé mon bugne... Y avez-vous été à cheval sur ces bêtes ?

— Non, Monsieur, pas encore.

— Eh bien, vous pouvez pas vous fidiurer ce que c'est ; on peut pas s'y cramponner ; il n'y a que des creux et des bosses ; ils sont tout voûtés par places ; ça vous éreinte ; on est tout bétiuit quand on descend.

Ces paroles soulevèrent un franc éclat de rire dans le café, car tous avaient attentivement prêté l'oreille.

— Mais cela ne vous déplaisait cependant pas trop, fit quelqu'un, puisque vous chantiez : « Qu'on déroule ! »

— Ah ! le coquien, répondit Grognuz, je vois bien que vous avez aussi lu c't'affaire... Ça fait rien, on a toujours bien vétiu, qu'en dis-tu, beau-frère ?

En disant cela, il entonna les couplets qu'on venait de lui remettre en mémoire :

Qu'on déroule de nos bannières,
L'emblème respecté ;
Et nos voix fortes et guerrières, etc.

Quelques personnes accompagnèrent au refrain, et la joie s'empara bientôt de tous. La présence de nos deux inséparables fut, ce soir-là, pour le café des *Messageries*, une véritable fête ; jamais ses habitués n'avaient autant ri.

Les heures s'écoulèrent si vite et si gaîment aux comiques récits de Favey et Grognuz que la plupart oublièrent complètement d'aller passer leur soirée à la cantine de Beaulieu, comme ils en avaient eu tout d'abord l'intention.

(*A suivre.*)

Voici un curieux travail de statistique qui, s'il tombe sous les yeux de quelque priseur, le surprendra sans aucun doute, mais n'aura pas, certainement, le pouvoir de lui faire perdre sa funeste habitude.

Un priseur ordinaire a recours à une prise de tabac toutes les dix minutes. Chaque prise avec ses accessoires exige une minute et demie de temps. Or, une minute et demie sur dix font, dans une journée de seize heures, deux heures vingt-quatre minutes et, par conséquent, un jour sur dix, ce qui ôte de l'année trente-six jours et demi.

Si donc on suppose l'habitude du tabac à priser pendant quarante ans, il en résulte que le nez absorbe, chez un priseur, l'occupation de quatre années entières !

C'est beau, la statistique !

Une dame de province avait écrit à une de ses amies de Paris de lui procurer un précepteur pour ses enfants, qui eût toutes les qualités qu'elle désignait et dont l'énumération ne finissait pas. L'amie, trouvant ces nombreuses exigences exagérées et impossibles à satisfaire, lui répondit : « Chère madame, j'ai cherché un précepteur tel que vous me le demandez, je ne l'ai point encore trouvé ; cependant je chercherai encore, et je vous promets que dès que je l'aurai trouvé je l'épouserai. »

Donnez en tout temps de la verdure aux petits oiseaux. — Quand il n'y a pas d'enfants dans une maison, il est rare de ne pas y voir des chiens, des chats ou tout au moins des petits oiseaux. Mais ces hôtes charmants, qui égaient notre demeure, ont besoin d'avoir une table toujours bien servie, qui leur fera oublier leur liberté perdue et conservera leur santé.

Les graines sèches ne suffisent pas, ils ont besoin de verdure et, à défaut de mouron, de seneçon, de laitue, vous leur donnerez des orties fraîches, qui poussent partout, d'abondantes graines, du plantain vert.

En hiver, quand les gelées, le verglas et la neige auront détruit toute végétation, vous remplacerez cette verdure par des cœurs de choux bien pommés et bien blancs.

Ce plat, nouveau pour eux, sera leur grand régal, et vous verrez bientôt vos petits oiseaux, fièrement perchés sur le bouquet de choux, le picotant à l'envi et faisant entendre leur chant de victoire.

C'est une nourriture saine et économique qu'on peut leur procurer pendant toute la mauvaise saison.

On luron que cognâi lè convegnancès.

On certain gaillâ, que n'avâi pas einveintâ la pudra, avâi étâ eingadzi tsi on monsu et onna dama qu'aviont met lâo bin ein grandzi et que viquessont solets avoué onna serveinta dein onna galéza carrâïe que l'aviont fé bâti. Et coumeint l'étiont bin à lâo z'ése, l'aviont prâi cé gaillâ on pou pè pedi, kâ lo pourro bougro étâi on bocon simpliet, et l'ariont bin pu s'ein passâ. On lâi desâi Dzoset et on lâi fasâi portâ l'édhie et lo bou, queri lo lacé, ceri lè solâ, trairè lè maunets su lo pavâ, fochérâ âo courti et férè lè coumechons ; enfin quiet ! fotemassi tot lo dzo déveron l'hotô, que l'avâi ma fâi quie 'na galéza pliace, et coumeint l'étâi tsi dâi brâvès dzeins et que l'étâi on bon soudzet, l'allâvè et vegnâi dein la maison coumeint se l'avâi étâ tsi leu.

On matin que l'avâi oquiè à démandâ à la dama, ye va ; et sein tapâ à la porta, l'eimpougnè lo pécllet et l'eintré tot drâi dein lo pâilo iô la dama sè vetessâi.

— Mais, Joseph, lâi fâ la dama, on pou ein colére, qu'est-ce que cela veut dire ! Vous savez que je vous ai défendu d'entrer dans ma chambre sans frapper ?

— Oh, madame, repond lo lulu, je sais bien, mais madame peut être tranquille. J'ai d'aboo guigné par le trou de la saraille et je me serais pas permis d'entrer dans la chambre avant que j'aie vu que madame avait fini de s'habiller.

On lâro que sè geinè pas.

On chenapan, que viquessâi tant que poivè su lè z'autrès dzeins, s'étâi einfatâ onna né dein onna dzenelhire po lâi robâ onna pudzena, et po ne pas que la bête sè pouéssè einsauvâ, lo gaillâ lâi attatsâ lè piautès avoué on bet dè fiçalla.

Ma fâi, tandi que bourgatâvè dein la dzenelhire, tota cllia dzein eimplioumâïe, épouâirià, fe on détertin dâo diablio, que la fenna dè la mâison, que n'étâi pas onco cutchà po cein que se n'hommo s'étâi reduit on bocon tard, et qu'oût cé brelan, soo que dévant po vairè cein que y'avâi.

Quand le s'approutsè de la dzenelhire, le vâi lo gaillâ que décampâvè avoué la pudzena que pioulâvè sein botsi. Adon le lâi tracè aprés et lâi criè :

— Arretâ ! tsancro dè pandoure, dè vaurien, et tâtsi vâi dè mè rebailli cllia pudzena ?

L'autro, qu'avâi on pî bot et que terivè la piauta, ne poivè pas traci bin rudo ; assebin quand ve que l'allavè sè férè accrotsi, s'arrêtè franc, et coumeint ne volliâvè pas s'eimpougni avoué onna fenna, lâi fâ :

— Ah ! vo volliâi voutra pudzena ? Eh bin, teni, la vouaiquie ; vo n'âi pas fauta dè tant criâ ; mâ mè rontè lo cou que vo la rebaillo sein repreindrè ma fiçalla !

Et la redétatsè.

M. Camille Pelletan, qui a eu dernièrement l'occasion de voir, en rade, les deux escadres françaises de la Méditerranée, publie à ce sujet, dans le *XIXe Siècle*, un intéressant article auquel nous empruntons ces curieux détails :

« Je viens d'avoir, sous les yeux, la majeure partie de la flotte pour laquelle la France dépense en ce moment deux cent quatre-vingt millions par an. J'ai eu besoin de voir à l'œuvre, dans notre plus grand port, ce budget de la marine, avec ses rouages administratifs aussi compliqués que toute la machinerie des vaisseaux nouveaux ; et le hasard a voulu que nos deux escadres de la Méditerranée fussent précisément en rade. C'est assurément un spectacle imposant : une impression de force formidable se dégage de cette incomparable réunion de puissances de destruction. Leur caractère étrange saisit d'abord le regard. C'est à peine si l'on reconnaît un aspect de navire dans ces massifs d'acier peint en noir, s'évasant par le bas comme pour s'asseoir plus solidement dans l'eau, et chargés de constructions de toutes sortes, de tourelles, de réduits, de terrasses, de passerelles, d'où jaillissent ces bizarres minarets, hérissés d'artillerie à tous leurs